Un quatrième numéro pour L'Inventaire, et une nouvelle stratégie commerciale offensive qui s'accompagnera de toute la pédagogie nécessaire : qu'est-ce donc qui change pour vous lecteur, *concrètement* ? Pour l'instant, un recentrage sur la rentrée littéraire et une ouverture à la publicité (sur le modèle de la radio d'État, espérons que les subventions suivront). Et vous pouvez entrer, vous aussi, dans l'histoire de ce qu'on regardera dans quelques années comme l'une des plus belles réussites économiques de ce début de millénaire : en vous abonnant (plusieurs fois même) ; en nous réclamant dans toutes les librairies qui ne vous ont pas pris en train de voler ; en leur amenant des pétitions réclamant de nous inviter pour une présentation, un débat, un karaoké ; en devenant force de vente (nous contacter pour recevoir des exemplaires) ; en nous envoyant régulièrement des textes ambitieux et courts, détaillés et incisifs, sérieux et plaisants. Un grand projet mobilisateur, c'est, de l'avis de tout le monde, ce qui manque à un pays morose.

Certes, les raisons de se réjouir n'ont pas abondé ces derniers temps : géopolitique à tête d'enterrement, terrorisme sans frontière, crise migratoire, anniversaire de Tchernobyl sur fond de délabrement du parc nucléaire ; malgré des initiatives sympathiques, un important mouvement social sans grande perspective apparente ; et puis l'état d'urgence à caractère sportif et la promesse d'une bonne année de propagande électorale…

Si bien qu'à la lecture rapide du sommaire, on pourrait nous croire tout juste tombés d'une lune lointaine, avec quelques années sidérales de décalage. Les astres en soient remerciés, nous ne comptons pas d'esprits superficiels parmi nos lecteurs qui jugeront donc sur pièces.

Après la note sur *Histoire des utopies*, nous poursuivons avec Annie Gouilleux la série de comptes-rendus détaillés des ouvrages non traduits de Lewis Mumford. *Sticks ans stones*, premier volume d'une fresque sur l'histoire des États-Unis, étudie l'évolution de ce pays à travers le déclin de son architecture, depuis les premières villes de Nouvelle-Angleterre reflétant l'existence d'une « communauté authentique » jusqu'aux métropoles inhumaines de « l'ère de la machine ».

Mumford rappelle dans sa conclusion qu'un des critères fondamentaux pour juger la valeur d'une société est la forme de travail qu'elle développe et son rapport à la technique. Ces préoccupations sont au cœur du travail amorcé par le réseau Écran Total, évoqué dans nos deux premiers numéros. Nous reproduisons le texte de présentation qu'il a récemment rédigé, en espérant contribuer au développement de la contestation de l'absurdité et des injustices que génèrent l'informatisation et la gestion managériale dans le travail et ailleurs. Cela s'organise depuis peu dans l'Éducation nationale, autour d'un appel contre l'école numérique auquel deux d'entre nous ont contribué et dont nous nous faisons ici l'écho.

C'est également dans ce cadre que s'est élaborée la réflexion de Raphaël Deschamps. Nous jugeons important de rendre public son témoignage sur l'évolution des structures d'accueil de personnes en souffrance psychique. Elle est selon lui représentative de la façon dont notre société abandonne ses fous, en célébrant leur capacité d'adaptation rebaptisée, par une inversion désormais courante du sens des mots, « autonomie ». Il montre de façon convaincante qu'il s'agit là d'une récupération libérale de la critique de la psychiatrie, dont l'outil principal est selon lui l'idéologie de la « santé mentale ».

Cependant, nos lecteurs fidèles et attentifs – nos lecteurs, donc – savent à quel point est ancienne l'idée qu'écarter la vie intérieure d'un individu permet d'en avoir une conception scientifique, quitte à ne plus considérer son identité même que comme le résultat d'une adaptation à son environnement : tout cela est au moins vieux comme la cybernétique. Voici donc le moment venu de découvrir la deuxième partie de la recension par Sarah Guillet de *L'Empire cybernétique*, qui explique comment une conception de l'existence aussi pauvre et révoltante a pu influencer l'ensemble des sciences humaines, et marquer ainsi notre façon de penser le monde. Cette idée d'un monde machine trouve son complément (et non son contraire) dans la prolifération de spiritualités de bazar ou la consultation d'attrape-nigaulogues : Nicolas Gey nous en offre d'ailleurs une dans ce numéro.

Tout ce fatras ésotérique a une utilité : il disqualifie toute critique du scientisme, assimilée à une forme d'obscurantisme. Cela devient d'autant moins supportable que réapparaît avec l'islamisme conquérant un antirationalisme véritable, intégriste et militant. Pas de « résistance au changement » ni de « crispation » de ce côté-là, mais la tranquille assurance de qui détient la vérité et peut, le cas échéant, lui sacrifier sa vie. Malgré la prudence qui doit accompagner ce genre de réflexion, on ne croit pas trop s'avancer en voyant pour le moins une complémentarité entre la montée du fondamentalisme et celle de « l'insignifiance 1 » qui caractérise nos sociétés asséchées par l'économie.

Matthieu Amiech a choisi d'entamer à ce sujet une discussion délicate – mais d'autant plus indispensable – par la critique d'un livre d'Alain Bertho sur le djihadisme. Celui-ci n'esquive certes pas la gravité du phénomène et l'explique par la disparition d'un horizon quelconque pour les perdants de la mondialisation. Mais ce faisant, il en minore la dimension religieuse et donc la spécificité, se montrant par là représentatif de l'aveuglement d'une bonne part de la gauche intellectuelle et militante. Amiech aborde ainsi posément des problèmes qui n'ont malheureusement pas fini de travailler la société.